

Études littéraires africaines

L'impérialisme postcolonial à la lumière de ses excès

Xavier Garnier



Numéro 42, 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1039407ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1039407ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Garnier, X. (2016). Compte rendu de [L'impérialisme postcolonial à la lumière de ses excès]. *Études littéraires africaines*, (42), 98–102.

<https://doi.org/10.7202/1039407ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

rait à ce titre être comparée aux perspectives de « branchements » ouvertes par les analyses de Jean-Loup Amselle, dont elle partage le souci de dépassement du binarisme postcolonial et l'attention aux projections mimétiques de l'inconscient¹⁷. S'il permet donc la prise au sérieux de la rencontre comme point d'intrication et de réflexion des imaginaires, et s'il énonce fermement l'hypothèse d'un compagnonnage des altérités sur le long terme, l'impérialisme postcolonial, faute d'énoncer une *praxis* clairement identifiable, ne semble pourtant postuler l'existence d'une humanité partagée que dans le dénominateur commun de son mutuel éblouissement.

■ Ninon CHAVOZ

L'impérialisme postcolonial à la lumière de ses excès

Joseph Tonda nous fait part, au début de son livre, d'une expérience déterminante. Le 24 août 1997, à 2 h. de l'après-midi, alors qu'il fuit la guerre qui ravage le Congo-Brazzaville, il rencontre dans un bar, sur la route de Libreville, un des chefs de guerre les plus redoutés de la milice Cobra, un tueur sans état d'âme flanqué de ses gardes du corps et accompagné d'une fille au corps hyper-sexualisé. Tout le bar passe alors un seuil d'intensité à l'apparition de Johnny Chien Méchant. Joseph Tonda trouve les mots pour dire l'éblouissement mortifère qui a saisi tous les occupants du bar, incapables d'échapper à la prise de pouvoir sur leur corps d'une terrifiante « fiction réelle » (p. 39), saturée de référents cinématographiques et télévisuels. L'espace d'expérience dans lequel nous invite Joseph Tonda à travers cette scène inaugurale est le point de perspective qui donne son sens à l'ensemble du livre. Cet espace est celui de la « violence de l'imaginaire ». Ce que Tonda appelle la violence de l'imaginaire n'est en aucun sens métaphorique. Il est évident que le contexte de violence physique de la guerre civile congolaise est directement en relation avec la violence de l'imaginaire dans la scène dont nous venons de parler. Ce qui semble ne plus avoir de place ici, c'est la « violence symbolique », si importante dans l'appareil critique de nombreux analystes de la réalité postcoloniale. Johnny Chien Méchant n'occupe aucune position de pouvoir symbolique, il est lui-même pris dans les rets d'un réseau imaginaire global. La scène du bar a l'intensité électrique d'un clip, mais c'est une scène réelle.

¹⁷ Voir notamment : AMSELLE (Jean-Loup), *Branchements : anthropologie de l'universalité des cultures*. Paris : Flammarion, 2001, 265 p., ill. ; *L'Art de la fliche : essai sur l'art africain contemporain*. Paris : Flammarion, 2005, 213-VIII p., ill.

Avant d'aller plus loin et d'ouvrir à la grande diversité du livre de Tonda, je voudrais continuer à interroger cette scène du bar en imaginant que Kofi Annan (Secrétaire Général de l'ONU en 1997) soit entré dans ce bar à la place de Johnny Chien Méchant. Un autre type de montée en intensité aurait alors eu lieu, qui aurait laissé sa place aux jeux d'ombre et de lumière symboliques (sans pour autant exclure la violence imaginaire dont nous parlions à l'instant). Le faisceau de lumière qui convergeait en permanence sur la silhouette de Kofi Annan du temps de sa mandature, avec l'armée de journalistes qui accompagnait ses déplacements, aurait momentanément baigné les occupants anonymes du bar. Ceux-ci auraient pu ensuite tirer un petit bénéfice symbolique de ce rapide contact, ne serait-ce qu'en racontant l'événement, avant de retomber dans l'ombre. Le contact avec les puissants de ce monde est d'une nature particulière, qui met en jeu une gradation symbolique de la lumière, d'un grand rayonnement du centre à l'obscurité des lointaines périphéries. On sait que la violence symbolique est une conséquence sombre des Lumières, remarquablement analysée par Walter Mignolo à travers la dualité modernité / colonialité¹⁸, dès lors qu'elles mettent en œuvre un projet global. On sait qu'il est possible de se désaliéner lorsqu'on est victime d'une violence symbolique. Aimé Césaire, Albert Memmi et Ngugi Wa Thiong'o ont proposé des voies de sortie. Il suffit de se convaincre que Kofi Annan n'a pas d'autre pouvoir que celui qu'on veut bien lui accorder pour ne plus se sentir vraiment concerné par son entrée physique dans le bar. Car, après tout, qu'est-ce que son corps vient faire dans cette histoire ? *Exit* donc Kofi Annan.

On ne se tire pas aussi facilement d'affaire avec Johnny Chien Méchant. Dans ce cas, le flux de lumière est d'une tout autre nature. La lumière qui baigne la scène ne vient pas des flashes des journalistes, mais des photons qui traversent « l'écran global »¹⁹ dans lequel Johnny Chien Méchant et tous ceux qu'il rencontre sont pris. Aucun retrait, aucun recul, aucune gradation ne sont possibles. Cet écran est une pure surface. Aucune profondeur ne permet d'espérer un coin sombre où se réfugier. Et pas simplement parce qu'il porte la mort, mais parce que nous sommes entraînés sur sa surface de déploiement, qui est un espace sans épaisseur : un écran. La thèse

¹⁸ MIGNOLO (Walter), *The Darker Side of Western Modernity: Global Futures, Decolonial Options*. Durham (NC) ; London : Duke University Press, 2011, XXXVII-408 p., ill.

¹⁹ Cf. LIPOVETSKY (Gilles) et SERROY (Jean), *L'Écran global : culture-médias et cinéma à l'âge hypermoderne*. Paris : Seuil, coll. La Couleur des idées, 2007, 361 p.

très forte de Tonda est que l'éblouissement n'est pas un envers des Lumières, leur face sombre, mais une dérivée des Lumières. Il propose de pousser un peu plus avant les intuitions des études postcoloniales et de montrer comment la violence imaginaire déborde en tous sens la violence symbolique et la désoriente par rapport à l'axe dominant / dominé. L'impérialisme postcolonial repose sur un paradoxe : comment se fait-il que les relégués, les catégories les plus obscures dans la hiérarchie symbolique, fascinent autant le monde, jusqu'à l'éblouir à son insu ? Quelle est la nature de l'espace où s'opère la mutation de l'obscurité en luminescence ? La luminescence postcoloniale, qui résulte d'« interactions entre particules électriquement chargées »²⁰, est à distinguer de l'incandescence des Lumières, qui voit la lumière se diffuser depuis un foyer central.

Dans un seuil intitulé « Africanisme et impérialisme postcolonial » (il est question de seuils et non de chapitres dans ce livre), Tonda examine sa propre position de chercheur dans le champ des sciences sociales à l'échelle mondiale. Le lecteur reconnaît un argument bien connu à propos des chercheurs africains, récemment sortis de leur statut d'informateurs, qui peinent à accéder à une reconnaissance mondiale. Ils se heurtent au plafond de verre de l'africanisme, qui aura pu servir de détour à des Balandier, des Bourdieu, mais qui se referme comme un piège sur ceux dont le brevet en *humanitas* est toujours contrôlé par l'anthropologue blanc et la communauté scientifique transnationale qu'il contrôle. On aura tout le loisir de critiquer cette thèse et nous n'avons pas d'autre choix que de continuer à en discuter dans le cadre d'un large débat sur les savoirs endogènes²¹, les modernités alternatives²² ou les épistémologies décoloniales²³, mais l'important ici est de voir que Tonda écrit ceci depuis une expérience de l'« écran global » : cette surface où les clips de Nicki Minaj se télescopent avec ceux des djihadistes et connectent leurs scénographies. Le capital symbolique spécifique du chercheur est pris dans cette scénographie de la valeur qui le déborde. Tonda dit aux chercheurs qui le lisent que la quête de gloire est bien plus puissante que le désir de reconnaissance

²⁰ Article « Luminescence » sur la page Wikipedia, consulté le 1^{er} décembre 2016 : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Luminescence>

²¹ HOUNTONDI (Paulin J.), dir., *Les Savoirs endogènes : pistes pour une recherche*. Dakar : COSDERIA ; Paris : Karthala, 1994, IX-345 p., ill.

²² GAONKAR (Dilip Parameshwar), ed., *Alternative modernities*. Durham (NC) : Duke University Press, coll. Millennial Quartet, 2001, X-363 p.

²³ MIGNOLO (Walter), « Epistemic Disobedience, Independent Thought, and Decolonial Freedom », *Theory, Culture, and Society*, vol. 26, n°7-8, 2009, p. 1-23.

sociale dans la communauté scientifique : quête des étoiles et de leur brillance sur l'écran. Que les universités françaises cherchent à briller suffisamment pour que leur éclat soit vu depuis Shanghai n'est pas anodin : elles sont bel et bien prises dans l'écran global !

Une des thèses du livre de Tonda est que les imaginaires coloniaux se sont propagés sur l'écran global par le biais d'images d'autant plus virales qu'elles sont « chargées », au sens dont les Librevillois qualifient ces entités qui « agissent comme des agents » (p. 123). À l'analyse postcoloniale de la réification marchande ou culturelle dont sont victimes les colonisés sous domination impériale, Tonda substitue l'examen des processus de « blindage » ou de rechargement d'agents, qui deviennent les nouveaux vecteurs de la valeur²⁴. L'enjeu n'est plus d'acquérir un quelconque capital symbolique, mais de briller comme une étoile. Tonda s'appuie sur les expressions populaires en cours dans les rues de Libreville, par exemple le nom des « tuées-tuées », ces prostituées au corps-sexe à « haut débit », ou la qualification de « multiprise », associée à une sexualité de l'extrême sur laquelle plane de spectre du VIH : autant de formulations disant cette « intensification de la réalité » qui se joue au niveau de la surface-écran qui a colonisé le monde. Tout ce qu'une ethnologie coloniale avait identifié comme des espaces endogènes (territoires sorciers, mondes invisibles, etc.) a depuis longtemps basculé, selon Joseph Tonda, dans un espace partagé, complètement déterritorialisé, hanté par des images spectrales d'autant plus « chargées » qu'elles recyclent un matériau colonial associé à la bestialité et au primitivisme. Les métaphores relatives à l'électricité, avec ses hausses et ses baisses de tension, les éclairs et les éblouissements qui en résultent, les variations de débit, les flux, etc., servent à dire cette quête de l'intensité par captation d'énergie. L'écran global est un champ « d'interactions entre particules chargées », un espace énergétique où se configurent des images d'autant plus brillantes qu'elles sont déjà mortes, comme des étoiles lointaines.

Nul ne saurait échapper à l'emprise de Johnny Chien Méchant dans ce bar perdu sur la route de Libreville en ce 24 août 1997, sinon une sorte de Lucky Luke, le héros qui tire plus vite que son ombre et qui serait capable d'éliminer le spectre fatal et ses quatre gardes du corps. Lucky Luke est notre seul espoir, car il ne manque jamais sa cible mais, pour autant, ne tue jamais personne. La rapidité

²⁴ Tonda trouve dans *Le Capital* les analyses de Marx sur la valeur comme « sujet-automate » ; cf. MARX (Karl), *Le Capital : critique de l'économie politique*. Ouvr. publié sous la responsabilité de Jean-Pierre Lefebvre. *Livre 1 : Le procès de production du capital*. Paris : PUF, coll. Quadrige, n°152, 1993, LI-940 p. ; p. 85.

est son arme ultime. Il ne cherche pas à briller, car il est plus rapide que la lumière. Si le grand danger du monde contemporain, dont témoigne admirablement le livre de Tonda, est l'excès de Lumières dans lequel nous sommes pris, on voit s'esquisser ici ou là des ouvertures pour une résolution accélérationniste²⁵, dont Lucky Luke pourrait être l'emblème.

■ Xavier GARNIER

Joseph Tonda : la caverne et l'écran

Le sociologue gabonais Joseph Tonda, avec son essai *L'Impérialisme postcolonial. Critique de la société des éblouissements*, nous ouvre d'innombrables pistes pour penser le monde actuel. En puisant sa matière dans sa propre discipline, mais aussi abondamment dans des textes littéraires, l'auteur parvient à nous proposer des analyses novatrices et fécondes. Et c'est justement parce qu'elles sont novatrices et fécondes que l'on peut leur trouver comme une matrice très ancienne, car toute pensée réellement nouvelle est aussi ancienne que l'humanité : sa théâtralité change mais son essence profonde est un écho.

À la page 108, l'auteur précise que son ambition est de « tirer un maximum de profits théoriques et sensitifs de deux outils de la pensée scientifique : la métaphore et le concept », deux outils qui, selon moi, aspirent à l'universalité, surtout la métaphore. Personnellement, je me tournerai vers l'allégorie pour prétendre que l'essentiel des analyses que fait Joseph Tonda nous renvoie à la caverne de Platon. Un petit résumé de cette allégorie qui n'a plus besoin d'être présentée, *La République* de Platon faisant partie de ces livres dont on se nourrit sans les avoir nécessairement lus : des hommes prisonniers dans une caverne, enchaînés, le dos tourné à l'entrée, ne percevant que leurs propres ombres et, projetées par un feu, celles des objets derrière eux, ne captant des sons que des échos, donc des hommes ne percevant que des apparences, des images déformées, trompeuses.

L'allégorie de la caverne de Platon nous parle de la grande exigence qu'il faut pour émerger de ces ombres et pour accéder à la lumière, à la connaissance. La dialectique ascendante est un processus de libération de l'esprit, de sortie d'un aveuglement et de cheminement vers le monde des idées. Supposons que l'un des prison-

²⁵ Une publication récente en français à propos de l'accélérationnisme : *Écrire l'Histoire*, n°16 (*Accélérationnisme*, coordonné par Emmanuelle ANDRÉ, Catherine COQUIO et Pierre SAVY), 2016.